Préface à un livre de Maurizio Makovec sur Céline

TRADUIRE CELINE – CELINE ET L'ITALIE

J'ai toujours été admiratif devant le grand nombre de traductions réalisées par l'édition italienne. Les Français sont bien loin de traduire autant, du moins à l'heure actuelle, si bien qu'un grand nombre d'ouvrages importants restent complètement ignorés du public francophone. Les prétextes avancés sont généralement d'ordre financier : les traductions coûteraient trop cher. Mais comme le marché du livre francophone n'est certainement pas moins étendu que le marché italien, il y a probablement d'autres raisons. Peut-être les lecteurs français sont-ils moins intéressés par ce qui se publie en dehors de leurs frontières. Peut-être les éditeurs français sont-ils tout simplement moins curieux ou, ce qui revient au même, plus indifférents à ce qui paraît en dehors de chez eux. Cela contribue en tout cas à l'isolement intellectuel grandissant de la France d'aujourd'hui.

Comme les Italiens traduisent (presque) tout, ils ont aussi traduit Céline, et ils l'ont traduit systématiquement. A quelques rares exceptions près, l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline est en effet presque toute entière disponible en Italie — y compris les célèbres pamphlets, qui sont inaccessibles en France, non en raison d'une quelconque censure, mais parce que la veuve de Céline s'est toujours opposée à leur réédition. (Maurizio Makovec évoque d'ailleurs les polémiques qui entourèrent la publication, chez Guanda en 1981, d'une nouvelle traduction italienne de *Bagatelles pour un massacre*).

Mais comment peut-on traduire Céline ?

Tout le monde sait qu'il n'y a pas de traduction parfaite, et que rien ne vaut la lecture d'une œuvre dans sa langue originale. Les Italiens le savent mieux que personne puisque ce sont eux qui ont énoncé le célèbre adage : « Traduttore, tradittore » ! Dans le cas de Céline, cependant, les choses sont encore plus complexes. Céline, en effet, n'écrit pas seulement « en français ». Il écrit d'abord dans *sa* langue, c'est-à-dire dans la langue de Céline. Pour le dire autrement : si Céline occupe aujourd'hui la place

qu'on lui reconnaît dans l'histoire de la littérature, c'est aussi (ou d'abord) parce qu'il a été l'un des plus prodigieux rénovateurs ou « réinventeurs » de la langue française que l'on ait jamais connus. De savantes études ont analysé tout ce qu'ont de particulier son style, sa syntaxe et son vocabulaire. On a même dressé la liste des néologismes qu'il a créés. Trouver dans une autre langue que le français des équivalents à ce style, à ces tournures de phrase, à ces termes ou à ces expressions, est un véritable défi pour les traducteurs. Certes, les choses sont peut-être un peu plus faciles dans le cas de l'italien, qui est une langue historiquement et structurellement proche du français, mais que dire dans le cas des autres ? Et pourtant, on a traduit Céline dans presque toutes les langues, y compris en japonais. Je me suis toujours demandé comment on avait pu traduire Céline en japonais, une langue qui ne connaît même pas les points de suspension ! Disons simplement que toute traduction de Céline représente déjà un exploit.

C'est précisément aux traductions italiennes de Céline qu'avait été consacré, il y a quelques années, un colloque international qui s'était tenu en Italie et dont les Actes ont été publiés récemment [1]. Et c'est aussi à ces traductions que s'est intéressé Maurizio Makovec dans le très brillant essai qu'il publie aujourd'hui.

A ce livre, qui multiplie les observations éclairantes et offre, par un recours méthodique à la comparaison, un panorama très suggestif des interprétations italiennes de l'œuvre de Céline, je n'ai évidemment pas grand chose à ajouter. Ce peut en revanche être l'occasion de faire le point sur les relations entre Céline et l'Italie — tâche dont on s'acquitte d'ailleurs assez vite tant les relations en question furent minces !

*

Dans un article publié à la fin de l'été 1957, intitulé « Céline il misantropo », Alberto Arbasino a rapporté une rencontre avec Céline dans sa maison de Meudon, près de Paris, rencontre dont il dit qu'elle fut pour lui une expérience « d'une tristesse incroyable ». Il raconte avoir trouvé « un vieillard épuisé, dans un état d'abandon absolu, trop fatigué, et confus, au-delà de toute chose pour que quoi ce soit lui importe — en définitive ». Cette impression est celle que de nombreux visiteurs de l'époque ont pu ressentir. Ostracisé, abandonné de beaucoup, n'aimant lui-même pas grand monde, Céline vit alors dans l'amertume. Il mourra quatre ans plus tard.

Surpris de cette visite, Céline aurait tenu à Arbasino les propos suivants : « Un Italien ? Il y a des dizaines d'années que je n'en ai vu ; du reste, [vous êtes] trop jeune, je vois, pour avoir connu Mussolini. Moi, je l'ai bien connu, lorsqu'il voulait assainir Rome, je parle d'il y a plus de trente ans, nous avons souvent travaillé ensemble, au Palais Chigi, dans une grande salle avec mappemonde, où il aimait tant faire des entrées théâtrales, j'allais là avec un comité de médecins de la Société des

Nations, il y avait plusieurs Sud-Américains, et le professeur Ottolenghi qui représentait l'Italie. C'était l'été, il faisait alors aussi très chaud, peut-être c'est justement pour fuir la chaleur que les Romains partaient à la conquête de l'Europe, je me souviens comme on cuisait devant cet énorme bâtiment blanc, qui semble fait exprès pour servir de toile de fond aux voiles des veuves... »[2].

Comme souvent, Céline joue quelque peu avec la vérité. Lorsqu'il dit qu'il a « bien connu » Mussolini, et qu'il a même « souvent travaillé » avec lui, il est évident qu'il affabule. Il est exact, en revanche, que le Dr Louis Destouches — le véritable nom de Céline — conduisit en Italie, durant l'été 1925, une mission médicale pour le compte de la Société des Nations (SDN) et qu'il fut reçu à cette occasion par Mussolini.

C'est en 1923 que Céline, alors âgé de vingt-neuf ans, a été embauché par le Dr Ludwig Rajchman au service d'hygiène internationale de la SDN. Il y est entré sur la recommandation du professeur américain Seskar Gun, celui-là même qui, en 1917, lorsque Céline habitait encore à Rennes, l'avait déjà mis en contact avec la Fondation Rockefeller. C'est d'ailleurs en tant que détaché de cette Fondation, qui a accepté de financer son poste, que Céline arrive à Genève fin juin 1924. Il va y rester quatre ans. Et c'est aussi à la lumière de son expérience à la SDN qu'il écrira sa première pièce de théâtre, *L'Eglise*[3].

Durant son séjour à Genève, Céline va effectuer de nombreux voyages à l'étranger, qui l'amèneront successivement en Amérique, en Europe et en Afrique. Dès novembre 1924, Ludwig Rajchman lui propose d'être l'accompagnateur d'un groupe de médecins sud-américains chargés d'enquêter sur l'état sanitaire et l'organisation de l'hygiène dans divers pays du monde. Le périple durera cinq mois. Le 14 février 1925, Céline embarque à Cherbourg pour les Etats-Unis, où il étudiera notamment les installations sanitaires des usines Ford de Detroit. Au mois de mai, le groupe visite également le Canada, puis se rend en Hollande, en Belgique, en Suisse et enfin en Italie.

C'est le 26 juillet 1925 que Céline part en train de Lyon à Turin, où il sera accueilli par le Dr Pantaleoni. Quelques jours plus tôt, il a envoyé à ce confrère une lettre dans laquelle il dit tout ignorer du « milieu italien ». Le séjour en Italie durera du 28 juillet au 8 août. Céline et les médecins sud-américains visiteront d'abord une fabrique de quinine d'Etat à Turin, puis les grands travaux et les « bonifications hydrauliques » de Ferrare et de Ravenne. A Ferrare, le groupe assiste à une conférence du professeur Ottolenghi, qui enseigne à la faculté de médecine de l'Université de Bologne. A plusieurs reprises, Céline se plaint d'un programme trop chargé. De Rome, où il séjourne à l'hôtel Excelsior, il écrit le 3 août à Genève : « Nous voyons hélas ! l'Italie dans les plus mauvaises conditions — notre pouvoir d'admiration bien diminué par six mois de "sightseeing" — chaleur saharienne — Dans mes brefs moments lucides, j'entrevois des choses admirables, autant de joies auxquelles j'ai pris le parti de renoncer, après tant d'autres hélas ! chaque jour plus nombreuses ». Le même jour,

la délégation est reçue au ministère de l'Intérieur par le directeur général de la Santé publique, puis par le président du Conseil et enfin par Benito Mussolini, qui accorde aux médecins une audience rapide. Une photo est prise à cette occasion[4].

Les visites reprennent dès le lendemain : école de lutte contre la malaria de Nettuno, station sanitaire d'Accarella, centre de la Croix-Rouge de Terracina, chantiers d'assèchement des marais Pontins, hôpital de la Marine d'Ostie, station sanitaire de Fiumicino, travaux d'assainissement du lac Trajan et de Bocca di Leone, et enfin colonie agricole de Grottaferrata.

Dès la tournée achevée, le groupe se disperse. Céline rentre alors à Genève, pour préparer le voyage qu'il effectuera l'année suivante en Afrique. Il démissionnera de la SDN en 1928. *Voyage au bout de la nuit* ne sortira que cinq ans plus tard, en 1933.

Céline ne retournera jamais en Italie. Et son voyage de 1925 ne semble pas l'avoir spécialement marqué. Que ce soit dans ses livres ou dans sa correspondance, il ne parle en effet pratiquement jamais de l'Italie ni des Italiens. Il ne dit pas non plus un mot sur Mussolini ni sur le fascisme — le terme même de « fascisme » est significativement absent de son œuvre —, du moins jusqu'à son entretien de 1957 avec Alberto Arbasino. « Le destin de Céline, écrit Philippe Alméras, n'est pas du côté de la chaleur ni des Latins et il ne sera jamais fasciste »[5].

Alméras parle d'un « éloignement naturel » de Céline vis-à-vis des « Latins »[6]. La formule, il faut bien le dire, n'est pas inexacte. Né à Courbevoie, dans la banlieue parisienne, Céline est avant tout un fils de la diaspora bretonne. Il s'affirme lui-même « né de sang breton et flamand », mais c'est surtout la Bretagne, terre natale de sa mère, qui l'a marqué. Il y a vécu, à Rennes, avant d'y revenir à de nombreuses reprises. Sur le monde celtique, il a d'ailleurs écrit des pages superbes, et il lui est aussi arrivé de se décrire comme un « Breton mystique ». Il y a en outre chez lui une évidente nostalgie de la mer : dans *Bagatelles pour un massacre*, il suggère d'ouvrir à Paris une avenue qui se prolongerait jusqu'à l'Atlantique, pour relier la capitale à l'océan ! Les « Latins », à ses yeux, sont évidemment très loin de ce mysticisme celte. Mais il n'aime pas plus les Anglais ou les Américains. Quant aux Allemands, il nourrit à leur endroit des sentiments beaucoup plus partagés qu'on ne le croit. On ne sait d'ailleurs pas très bien qui trouve grâce à ses yeux !

Pas même la France, qu'il juge encore trop « latine » à son goût. Comme son père, un Flamand du nord de Hazebrouck, il a tendance à dire « les Latins » quand il veut parler des Français ! C'est ce qui explique sa réserve, sinon son antipathie, pour toute la partie de la France qui s'étend au sud de la Loire. Dans *L'école des cadavres*, il écrit : « La France n'est latine que par hasard, par raccroc, par défaites [...] elle est celte, germanique pour les trois quarts [...] la partie qui se fait tuer, la partie qui produit, la partie qui travaille, la partie qui paye est celte et germanique [...] La partie non-celtique, elle, cause et pontifie » (p. 95) ! Durant les

années trente, son antisémitisme lui fait aussi associer les Juifs et le Sud. On trouve des considérations assez semblables dans certaines pages peu connues du jeune Maurice Barrès.

Quand aux femmes, Céline les classe, de manière tout aussi expéditive, comme Nordiques ou comme Méridionales : « Moi, j'en ai marre des Latines. Elles aiment trop les hommes, et les Latins, d'ailleurs, ils ne pensent qu'à faire l'amour. Quand il y en a un qui n'y pense pas, il devient dictateur » (*L'Eglise*) ! Tout cela doit évidemment être pris *cum grano salis*. Céline eut au cours de sa vie un vrai gynécée méditerranéen, et aussi de nombreuses maîtresses juives ! Sa dernière épouse, Lucette Almanzor, appartient à la famille Pizarroli.

*

On peut aimer Céline de diverses manières. En France, en Italie ou ailleurs, il y a parmi les céliniens à la fois des célinophiles, des célinologues et des célinomanes. Il y a ceux qui aiment Céline à cause de ses idées politiques (et qui ne l'apprécieraient sans doute pas beaucoup s'il avait professé des idées différentes ou opposées !) et ceux qui, au contraire, l'aiment malgré ses idées politiques. Il y a ceux qui aiment l'homme plus encore que l'œuvre, et ceux qui aiment l'œuvre sans avoir une grande sympathie pour son auteur. Il y a ceux qui s'intéressent d'abord à sa langue et à son génie littéraire, et ceux qui s'intéressent plutôt à l'atmosphère si particulière que l'on trouve dans ses livres, au regard qu'il porte sur les hommes et les choses. Tous au moins sont d'accord pour reconnaître que la « petite musique » de Céline — c'est ainsi qu'il définissait son écriture — vise d'abord à faire naître des sentiments, à remuer l'âme plus encore qu'à charmer l'esprit.

A Alberto Arbasino, Céline déclarait d'ailleurs : « Il n'est pas vrai du tout qu'au commencement était la parole. Mais non, c'est l'émotion qui vient d'abord ! »

Maurizio Makovec a réalisé une excellente introduction à la publication et à l'interprétation des œuvres de Céline en Italie. La littérature « primaire » étant constituée par ces œuvres elles-mêmes, et la littérature « secondaire » par les ouvrages qu'on a consacrés à Céline, le travail de Makovec relève, pourrait-on dire, de la littérature « tertiaire », puisqu'il s'agit d'une étude sur les études déjà parues. La bibliographie qui s'y ajoute (malheureusement arrêtée en 1997) rendra les plus grands services au public cultivé comme aux chercheurs.

Alain de Benoist

1. Gianfranco Rubino (éd.), *Tradurre Céline*, Actes du Colloque international de Cassino (10-11 mars 1997), coll. « Dimore », 1, Laboratorio di comparatistica, Dipartimento di linguistica e letterature comparate, Università di Cassino, Cassino 2001, 176 p. Textes de Pier Carlo Bontempelli, Franco Buffoni, Paolo Carile, Jacques Cellard, Ernesto Ferrero, Lino Gabellone, Henri Godard, Marie Hédiard, Anna Jeronimidis, Filippo La Porta, Valerio Magrelli, Elio Nasuelli, Annie Oliver et Jacqueline Risset.

2. Alberto Arbasino, « Céline il misantropo », in *Il Mondo*, 37, 10 septembre 1957, p. 10. Trad. fr. par Elisa Rucci : « Avec Alberto Arbasino », in Jean-Pierre Dauphin et Pascal Fouché (éd.), *Bibliothèque L.-F. Céline. Textes & Documents, 3*, Bibliothèque de littérature française contemporaine de l'Université Paris 7, Paris 1984, pp. 46-47.

3. L'ouvrage fut présenté dès octobre 1927 aux éditions Gallimard, qui le refusèrent. Il ne sera publié, chez Denoël, qu'en 1933.

4. Cette photographie, où l'on voit Mussolini s'entretenir avec le groupe de médecins dont fait partie Céline, a été publiée dans le deuxième volume de la biographie rédigée par François Gibault : *Céline. 2 : Délires et persécutions, 1932-1944*, Mercure de France, Paris 1985.

5. *Céline. Entre haine et passions*, Robert Laffont, Paris 1994, p. 87.

6. *Les idées de Céline. Mythe de la race, politique et pamphlets*, Berg international, Paris 1992, p. 38.